

Une chambre

Gilles Barbey
 11, Boulevard de Grancy
 1006 Lausanne, Suisse

Perla Korosec-Serfaty
 Université Louis Pasteur
 Institut de Psychologie
 12, rue Goethe
 67000 Strasbourg, France

Résumé

Après avoir en premier lieu présenté le récit spontané des impressions ressenties par un chercheur qui découvre et investit son nouveau lieu de travail, les auteurs montrent ensuite que ce récit peut donner lieu à une étude de cas. Ils en proposent une analyse thématique dans le but de repérer et de désigner les dimensions de l'attachement au lieu. Ils soulignent alors l'importance de l'assimilation par le narrateur du lieu de travail à un lieu d'intimité, dans la mesure même où le travail est perçu comme un exercice d'être. L'analyse de la qualification de l'espace, celle des modalités de l'expérience de l'"habiter" permettent enfin de souligner le passage de l'espace donné à l'espace produit et la dynamique du processus d'appropriation qui le sous-tend.

Summary

This study stems from a social researcher who is writing a detailed account of his first impressions after moving into a new office. His description of the office is subsequently analyzed in terms of spatial identity and personal links to the new premises. This analysis stresses the formal and behavioral qualities of the new studyroom with its privacy allowing for the fulfilment of work tasks as a way of being. From the experience of the "dweller" the quality of space is shown to be a progressive transition from merely providing an empty space, to a personalized and appropriated place.

1. Présentation

Ces lignes ont une histoire, qui commence avec le récit spontané des impressions ressenties par un chercheur qui découvre et investit son nouveau lieu de travail et qui, tout aussi spontanément, nous en adresse le texte pour commentaire.

Ce récit est sans doute d'abord le support (et l'occasion) d'une communication interpersonnelle, comme le montre le fait qu'il est adressé

sans sollicitation préalable à d'autres chercheurs, dont on sait qu'ils tentent de saisir la (ou les) relation (s) que l'homme entretient avec ses lieux de vie. Nous l'avons considéré un peu comme une "confession" appelant l'écoute, une attention allant au-delà du sens manifeste des mots, mais autorisant également une analyse psychologique des dimensions de l'attachement au lieu, à travers une expérience individuelle, c'est-à-dire une étude de cas.

Sa lecture montrait d'autre part qu'il ne pouvait être réduit au seul effort d'introspection. Le narrateur en effet tente explicitement une *topo-analyse* dont on percevra d'ailleurs l'influence dans les développements qu'il consacre à la description de la relation au lieu.

Ce récit présente enfin un autre intérêt, en ce que le narrateur choisit la description de sa propre situation dans la mesure même où il a conscience de la profondeur et des ombres de l'attachement à l'espace, conscience aussi de la difficulté du questionnement d'autrui. Il n'entreprend pas une auto-analyse, qui d'ailleurs ferait naître bien des doutes, mais tente de cerner *ce qui, dans son expérience personnelle, est de l'ordre du général*.

Ainsi mis en présence d'un texte consacré à une expérience personnelle de l'espace, nous en avons tenté une *analyse thématique* qui soulignerait les principales dimensions, la dynamique et les zones d'ombre de celle-ci. L'intérêt de cette (modeste) entreprise est celui de toute étude de cas dans les approches cliniques, qui supposent liberté d'expression de l'un (le narrateur) et écoute positive de l'autre (les chercheurs, dans ce cas potentiellement présents puisque destinataires ultimes de l'envoi). Ses limites sont désignées par *la faiblesse de la dimension temporelle*, certes prise en compte (le récit évoque deux périodes séparées de cinq mois), mais certainement pas autant qu'elle le mériterait. L'envoi marque nécessairement la fin d'un texte dont on perçoit clairement qu'il constitue pour le narrateur un jalon dans le processus de son expérience personnelle d'appropriation d'un lieu.

Voici donc ce récit écrit, rappelons-le, comme tel. L'analyse thématique qui suivra dans un troisième et dernier temps procède de l'intention de rendre explicites les tentatives de repérage et de désignation des dimensions de l'attachement affectif au lieu, telles qu'elles apparaissent dans le récit. Elle ne considère pas ce dernier comme un corpus à soumettre à une analyse de contenu, mais comme le point de départ d'une réflexion sur la spatialité intime.

2. Récit

Ici m'apparaît la nécessité d'interroger mon expérience microspatiale pour lui arracher quelques secrets, pour sonder les mobiles d'une identité trop entachée d'évidence pour se manifester spontanément. Cette intro-réflexion ne peut que passer et repasser par les lieux de ma quotidienneté, s'attarder çà et là à un détail, livrant au besoin un éclaircissement.

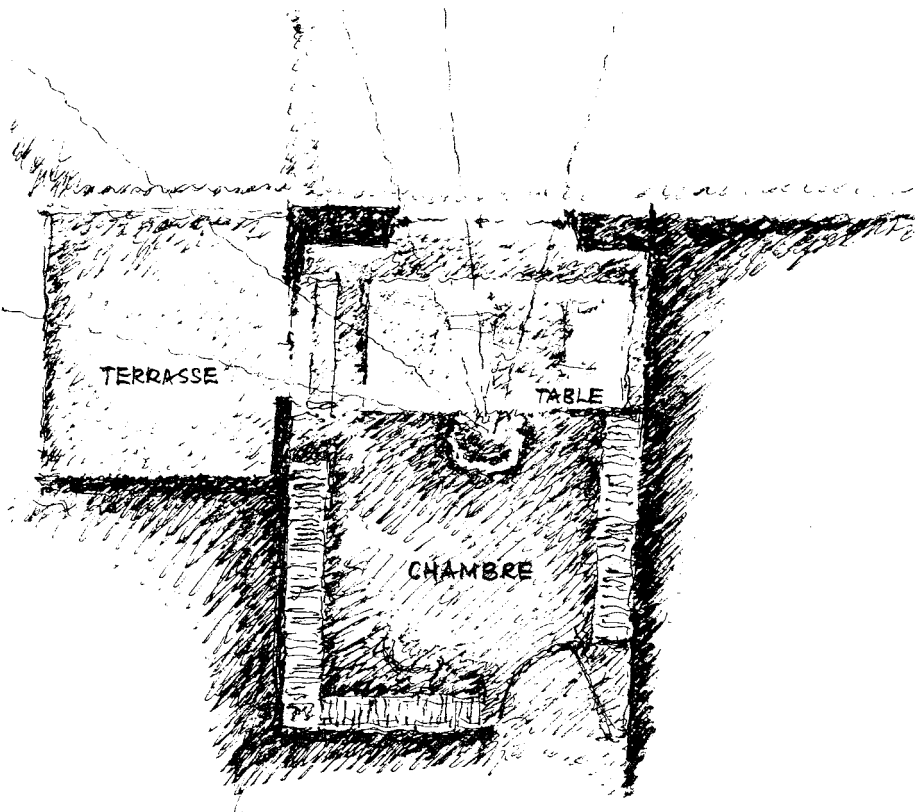
J'aurais préféré analyser la spatialité d'autrui et me glisser chez l'autre pour saisir des fragments de son identité plutôt que de me cantonner dans mes limites propres. Mais alors, comment manœuvrer le questionnement, comment atteindre la précision nécessaire de langage, comment ne pas enfermer cette quête dans le corset de mots impropres ?

Incapable de résoudre sur le moment ces questions, je me résous à l'introspection, comptant par ailleurs sur les mailles de la langue écrite comme méthode d'affinement, tout en espérant ne pas laisser échapper l'essentiel. Qu'il reste un petit sédiment informateur en fin de parcours, est-ce là un espoir injustifié ?

* * *

Au lendemain de mon installation dans mon nouveau lieu de travail, je me prends à topo-analyser mon environnement (c'est ici le cas de le dire). Il me semble renouer avec toutes mes anciennes chambres d'étudiant, vieilles dans mon souvenir de plus de vingt-cinq ans : lieux où je devançais le temps, toujours attelé à un travail, à la rêverie aussi.

Ces pièces-là me retenaient, m'enfermaient jusqu'au jour où je les abandonnais pour aller vivre ailleurs. Je les perçois aujourd'hui encore comme plus allongées que carrées, plus sombres que claires, plus hautes que basses de plafond. Cette tendance à l'homologie peut surprendre, car de toutes les chambres habitées, il n'y en a jamais eu deux pareilles...





J'ai donc renoué avec les chambres d'autrefois en m'installant ici. Je me sens quelque peu pincé entre les deux murs longitudinaux du rectangle de ma chambre. Je me suis placé à ma table de travail, dans l'axe du grand côté du rectangle. La porte est dans mon dos, à environ trois mètres. Mais je me soucie peu de la portion de pièce abandonnée derrière moi. Seule compte la portion à laquelle je fais face. Et pourtant, l'espace situé derrière moi ne m'indiffère pas totalement, ne serait-ce que par sa seule présence à proximité.

J'occupe donc la partie avancée de la pièce; avancée et stratégique, parce qu'à ma gauche, une porte-fenêtre un peu surélevée donne accès à une terrasse ouverte sur le jardin. En face de moi, une simple croisée est dirigée vers le midi et le lac. Deux parois connexes, percées de jours, me laissent apercevoir un fragment de ciel, des toitures, quelques fûts d'arbres. La position angulaire des fenêtres coupe diagonalement la chambre, enlevant de sa sécheresse à la géométrie intérieure. Cette "traverse" de jour dans ma chambre me fait tourner la tête fréquemment, m'assurant dans mon orientation cardinale.

La présence des livres consultés, côtoyés, amassés m'est d'une cordialité particulière. Les livres m'environnent et m'habitent, me devançant et me rejoignent. Ils forment tous ensemble un conglomérat, même si certains d'entre eux me sont devenus indifférents, voire étrangers. Leurs messages individuels sont insignifiants par rapport au témoignage global qu'ils apportent.

D'autant plus forte est mon inscription dans cette chambre (inscription qui durera vraisemblablement plusieurs années), d'autant plus atténuée est ma perception du voisinage. Quand le bruissement extérieur s'affirme fort, l'image de la chambre se contracte en moi. Mais les rumeurs normales (bruits éloignés de moteurs, cris d'oiseaux et d'enfants) affirment plus nettement encore le retranchement de ma chambre dans ce quartier du bas de la ville. Je me trouve au deuxième étage, donc sous le toit et en contiguïté avec trois voisins.

Assis à ma table, je ne puis apercevoir le plafond qu'en levant la tête, ce qui a pour effet de faire ressortir la verticalité des arêtes de murs. Je suis à la fois dominant et dominé, libre et captif, assimilateur et assimilé. La chambre semble me digérer progressivement.

Nous allons de l'avant vers le printemps comme l'attestent les chants d'oiseaux et les mesures étouffées d'une sonate pour violoncelle. La nuit descend, la pénombre gagne et la clarté de ma lampe prend à chaque minute écoulée plus de sens. N'étant pas pressé par quelque projet au délai impératif, j'ai le temps de penser à la manière dont je m'inscris ici. Je ressens le besoin confus d'être enveloppé par ma chambre. Le luxe d'espace, si souvent proclamé comme un besoin impérieux, me serait ici plus nuisible qu'utile. Choisir sa chambre comme on le ferait d'un lit m'apparaît légitime. Choisir à sa peinture, à son échelle, sans exagération.

Ce n'est pas un espace de repos ou de détente. Il n'est pas choisi comme tel. Il n'est en rien horizontal, mais au contraire tout en verticales. Ce n'est pas un espace où gesticuler, mais qu'il faut parcourir parcimonieusement (24 février 1981).

* * *

Revenant cinq mois plus tard à la question de mes nouvelles pénates, je m'interroge sur l'identité spatiale fraîchement acquise. Les mois ont passé et l'habitude est née. Je me suis senti "versé" dans ma chambre. Au fur et à mesure que je deviens plus étroitement captif de ma pièce, mon insensibilité se met à croître. L'espace intérieur se fait plus évident du fait que je l'épouse au point de réaliser une sorte d'osmose. J'ai pénétré l'espace, l'ai empli dans ses principales portions; j'ai procédé inconsciemment, par extension du moi, en me démultipliant. L'évidence de ma présence ici s'est renforcée. Mes perceptions, mes interrogations se sont atténuées, voire tuées.

Mais j'y pense tout à coup: si ce n'était pas moi qui avait colonisé mon espace environnant, mais plutôt lui qui m'avait domestiqué et apprivoisé? Si ma propension aux gestes et déplacements à l'intérieur de la pièce était progressivement vouée au rétrécissement? Si après avoir recherché, composé et partiellement maîtrisé le paysage intérieur de ma chambre, ce dernier avait fini par se rendre maître de moi, me concédant les gestes licites et me comptant les facultés qui me restent, à la manière d'un règlement d'incarcération?

N'ai-je pas en définitive été entraîné contre mon bon vouloir vers une acceptation tacite de la spatialité, une sorte de retour de manivelle? N'ai-je pas été assailli par le détail (les jambages de mon écriture, l'étalement de mes feuillets sur la table, la fibre du bois) au point de perdre la vue d'ensemble de mon microcosme? N'ai-je pas capitulé? N'ai-je pas été "mû"? N'ai-je pas, malgré moi, fait volte-face à un espace que j'avais primitivement souhaité fluide et différencié, pour me laisser enclorre dans une masse épaisse et nébuleuse, d'où n'émergent que les sommets dessinés par mes préoccupations de l'instant. N'est-ce pas là un enveloppement comparable à un sommeil?

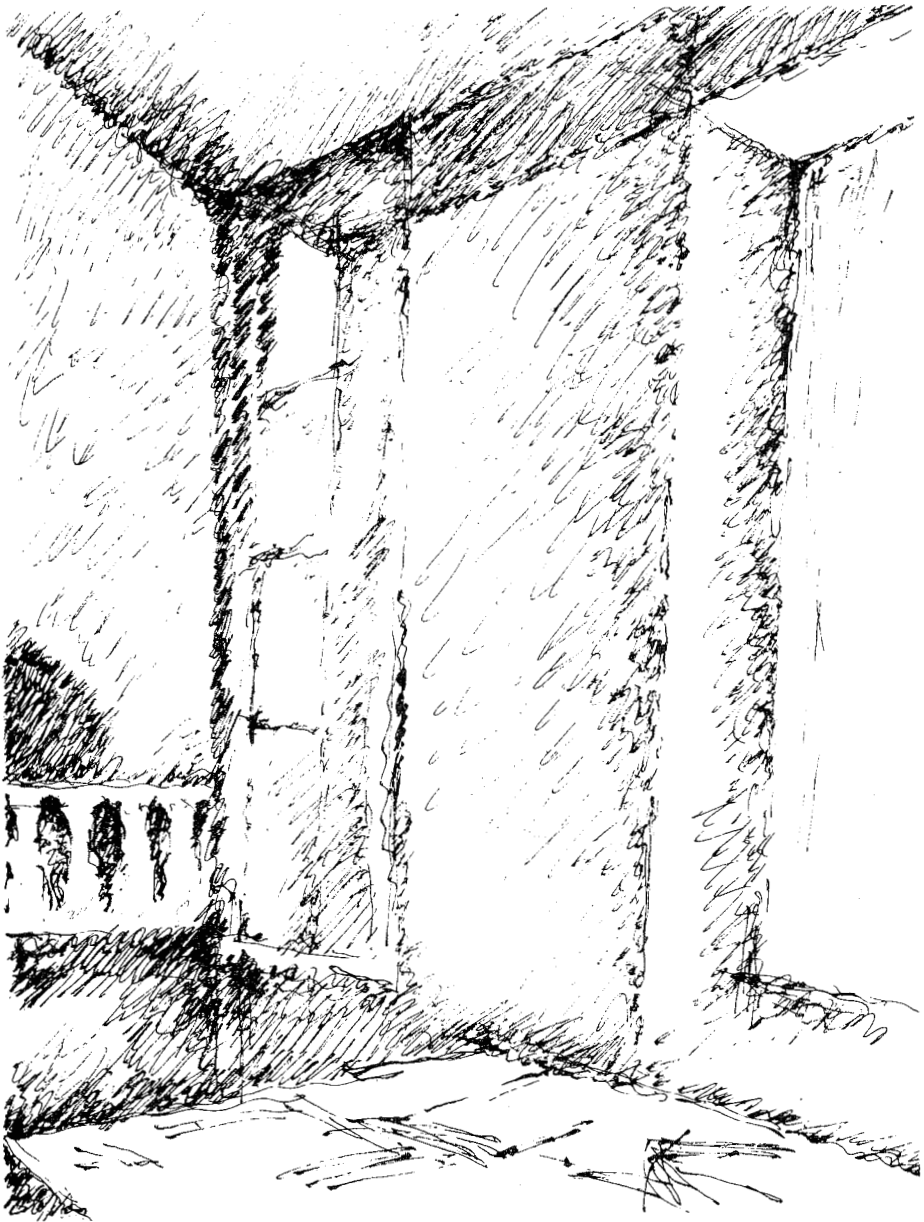
Mais déjà je me doute que cette reddition au cadre de travail m'a valu des instants de lucidité et d'affranchissement de la pesanteur spatiale; qu'ils m'ont permis de m'inscrire dans de nouveaux projets qui m'impliquent au dehors de ma chambre. N'ai-je pas pris appui sur cet espace neutralisé pour m'inculquer une dynamique, pour m'élaner vers des préoccupations nouvelles? Au fur et à mesure de cette avance vers des tâches concrètes (une rédaction entrecoupée de réflexions, une consultation de documents, une précision donnée au téléphone) un courant m'entraîne loin de mon cadre. Les contours de ma chambre s'estompent et desserrent leur étreinte. Je me sens désormais plus affranchi... (27 juillet 1981).

La réclusion spatiale devient cause de pulsation intime. Combien de fois, enfermé par exemple dans l'étroitesse des "cabinets d'aisance" n'avons-nous pas songé à un enfermement plus total encore, à une véritable clandestinité spatiale qui se serait abritée dans l'épaisseur des planchers et l'intervalle des cloisons? Combien souvent n'avons-nous pas aspiré à la cachette, au refuge, à la disparition vers des repaires secrets et inexpugnables (pour le bénéfice d'un meilleur resaisissement de soi)?



Combien de fois la concavité formée par l'angle d'une pièce n'a-t-elle pas servi de support à un onirisme spatial susceptible de nous entraîner vers des retraites plus dérobées encore ? N'est-ce pas là une aspiration à une spatialité latente, à la conquête d'un intervalle de fixation ? Et dans cette quête fugitive, ne trouve-t-on pas les prémises et la nostalgie d'une évasion quasi fœtale ?

N'existerait-il pas l'équivalent d'une ligne de flottaison à partir de laquelle nous



nous trouverions soit en état d'émergence et de conscience, soit au contraire à l'état d'engloutissement et de latence (comme la partie immergée de l'iceberg)? Cette ligne de flottaison ne serait pas obligatoirement une surface rigoureusement horizontale. Ce serait au contraire un plan susceptible d'inclinaisons et de fragmentations multiples, lieux de passage entre la réalité perçue et nos débordements vers l'imaginaire. Notre quête d'assouvissement spatial s'effectuerait nécessairement de part et d'autre de ce plan, par projection et rétraction alternées, manifestant la qualité d'habitant de deux mondes opposés quoique tangents.

C'est ainsi que nous constituons par touches répétées des lieux imaginaires d'installation ou de refuge, retirant les mêmes conclusions et retournant aux mêmes résolutions. Ces "repassages" périodiques sur nos traces antérieures nous ont convaincus de l'existence d'un marquage affectif de l'espace familial à l'aide de projets imaginaires et par inscriptions d'une dimension vaguement évasive. Nantis de ce potentiel onirique, les lieux particulièrement dérobés de l'habitation nous sont apparus comme des réservoirs de sécurité, susceptibles de consolider en nous la certitude de retour éternel à l'état de familiarité. Ce sont des lieux paisiblement obscurs, qui ne renvoient qu'un écho étouffé.

Ces "points forts" du micro-territoire domestique nous assurent de l'indéfectibilité des espaces du logis par rapport à nos attentes. Nous avons puisé dans la certitude de leur présence sous-jacente l'assurance de lieux conciliés. Ainsi s'est tissée en nous une micro-géographie domestique faite de nuances, de gestes infimes et de mesures pour rien. Riches de la certitude de trouver autour de nous ces échos et cette complicité spatiale dérobée, nous avons pu nous retourner alors vers les espaces clairs et les versants actifs du logis, nous livrant à des spéculations ouvertes, supports de nouveaux projets.

Plus voisines de l'ascension que de la descente aux enfers, ces nouvelles envolées vers l'espace domiciliaire ont guidé des pas neufs. Les visions au dehors ont dirigé les parcours de l'esprit. Nous avons été sollicités de l'extérieur. Nous avons répondu à cette invitation selon une trajectoire rayonnante. L'espace s'est "régionné" selon un régime neuf. A nouveau, notre table de travail s'est retrouvée au centre du monde, point de départ pour des vocations nouvelles et siège d'un ethnocentrisme tout personnel.

3. Spatialité intime et attachement au lieu

Dans la vie quotidienne, l'expression *lieu de travail* est à la fois banale (elle évoque alors l'espace ordinaire de l'exercice professionnel) et solennelle (quand elle évoque le droit du travail, les règlements, la loi). Elle est moins communément assimilée à la *chambre de travail*, sans doute dans la mesure où le plus grand nombre exerce aujourd'hui son activité professionnelle dans des locaux collectifs.

A ces connotations s'ajoutent celles de la contrainte, de la concentration (exigée par l'activité), de l'éthique (morale du travail), du retrait, de l'isolement. C'est cette dernière qui est soulignée ici, avec l'assimilation d'emblée du "lieu de travail" non à la "chambre de travail" mais à la "chambre", c'est-à-dire à chacune des pièces d'une *maison*, spécialement celle où l'on couche, c'est-à-dire à *chez soi*.

Ce thème est remarquable en ce qu'il rappelle que le lieu de travail est un *lieu d'intimité*, d'exercice et de jouissance du privé, dans la mesure

même où le travail lui-même est perçu comme un *exercice d'être*. Il est occasion de faire et, ce faisant, de se faire. Le travail assure le mouvement et la dynamique de la formation de l'être, celle de son identité et de son originalité. Il est un "lieu privé" par excellence, lieu théorique dont l'ancrage nécessaire dans la réalité sociale est l'espace de travail. Ce dernier apparaît alors comme le lieu d'élaboration des stratégies alternées du retrait social et de la présence au monde.

Ces stratégies alternées sont perceptibles dans l'évolution du discours descriptif comme dans celle du discours réflexif du narrateur. C'est ainsi que ce lieu d'abord appelé "chambre", "choisi comme un lit", lieu "retranché" qui "digère" et pourtant est à "son échelle, à sa hauteur" redevient "cadre de travail" lorsque sont évoqués les élans et les initiatives qu'il a permis. Initiatives pour soi et cependant orientées vers le monde extérieur.

Quand les notes reprennent après quelques mois, le terme "lieu de travail" n'est pas cité, et, dans sa tentative de dessiner les directions d'une analyse de la spatialité intime, le narrateur a recours aux seules métaphores qui évoquent l'habiter et le chez-soi, à des expressions telles que "micro-territoires domestiques", "versants actifs du logis" "espaces domiciliaires".

3.1 La qualification de l'espace

Lumière, étendue, volume : c'est à partir de ces caractères du lieu que vont s'expliciter des choix anciens d'ancrage territorial et que vont s'élaborer les processus de qualification de l'espace.

La chambre d'étudiant est, dans le souvenir du narrateur, longue, haute et sombre, comme l'est la chambre de travail d'aujourd'hui. L'étroitesse du lieu, sa relative parcimonie, sa hauteur ou plutôt sa verticalité appellent l'immobilité, mais non le laisser-aller.

Ces caractères sont donc soulignés pour exprimer que ce lieu d'intimité est essentiellement lieu de concentration. Il est "enveloppe" mais aussi "lieu à parcourir parcimonieusement". La référence au mouvement est ici à la fois une référence à la *découverte du lieu* qu'il permet, mais aussi une référence au *mouvement intérieur*, à la dynamique silencieuse du sujet travaillant.

On voit affleurer une vision du travail comme retour sur soi, concentration, retrait temporaire, vision qui va se heurter à la conscience des réalités sociales les plus communes (le travail dans des locaux collectifs, dans le bruit, dans l'agitation) et donc au risque de voir la solitude librement choisie (le retranchement) confondue avec "le repos et la détente". La description des caractères du lieu "qui n'est en rien horizontal, mais au contraire tout en verticales" remplit alors plusieurs fonctions, dont l'affirmation d'un travail en cours n'est que la plus manifeste, à travers l'association de la verticalité à l'activité.

La verticalité et l'étroitesse suscitent d'autres images qui évoquent la rêverie ou "un enveloppement comparable au sommeil". En ce sens,

elles sont ici l'expression même de la spatialité intime du narrateur qui nous fournit ainsi une illustration particulière de la poétique bachelardienne des lieux habités.

Elles permettent en outre de justifier ce choix de la solitude, d'affirmer une revendication spatiale et intellectuelle qui ne pourrait s'exprimer "légitimement" (c'est-à-dire socialement) sans cela. En d'autres termes, la pièce "sans luxe d'espace" est la traduction territoriale des valeurs du travail propre au narrateur et la traduction de sa vision de son rôle propre.

3.2 "Les versants actifs du logis"

Ces termes, tirés du récit, désignent l'ensemble des processus de qualification de l'espace habité, c'est-à-dire un dynamisme, l'élaboration de stratégies qui assurent à la fois les termes de la relation au lieu et ceux des relations aux autres.

L'une des premières entreprises de qualification personnelle du lieu semble être non seulement la *délimitation* de sous-territoires différenciés, mais aussi la définition d'une *hiérarchie* de ces derniers. Une portion de la pièce est "abandonnée" (derrière le narrateur) alors que "seule compte la portion à laquelle (je) fais face". Cette portion "avancée" de la pièce est dite "stratégique" car proche d'une terrasse ouverte sur le jardin et d'une croisée dirigée vers le lac. Il faut souligner ici la proximité d'expressions telles que "position avancée" et "stratégique" et ajouter que cette position n'est avancée que dans la mesure où elle permet d'aller vers la lumière, c'est-à-dire vers l'extérieur de la pièce, dont nous venons de dire qu'elle devait assurer "l'enveloppement", la sécurité et permettre un libre élan onirique. Ainsi, *l'"habiter" se trouve défini comme l'expérience d'une tension entre l'immobilité et le mouvement.*

Cette position stratégique ne l'est en outre qu'en ce qu'elle permet d'*approprier par le regard* l'étendue du monde extérieur, le jardin, le lac. Elle n'est ni stratégique ni privilégiée pour l'instauration d'une relation avec le visiteur potentiel: "la porte est dans mon dos, à environ trois mètres. Mais je me soucie peu de la portion de la pièce (que j'ai) abandonnée derrière moi".

Le voisin, le visiteur potentiel ne sont pas ignorés. Ils existent en tant que présence acceptée, dont on a une claire conscience au cœur même de la solitude. Ce retranchement dans le travail est dans une certaine mesure une intégration anonyme, non un rejet des autres, comme l'exprime d'ailleurs la référence aux échanges par téléphone, et aux "rumeurs normales" de l'extérieur (bruits éloignés de moteurs, cris des oiseaux et des enfants). Dans ce cas particulier, *la spatialité intime s'exprime principalement à travers une revendication territoriale de la solitude temporaire, dont l'ouverture sur l'espace du ciel est la garantie et le signe.*

A cette hiérarchisation des sous-territoires du lieu de travail s'ajoutent les mille *gestes* qui ont pour but de désigner et de qualifier une multitude de micro-territoires: celui des livres, celui dessiné par la lumière de

la lampe. Ces gestes sont parfois manifestes (disposer des objets, étaler les feuillets sur la table), mais souvent à peine observables (la contemplation de la fibre du bois, celle des jambages de l'écriture). Ils sont à la fois *actes et rêveries*, dynamisme et immobilité. Ce sont des "mesures pour rien", c'est-à-dire l'*essentiel* puisqu'elles expriment la complexité même des processus d'appropriation du lieu et permettent d'en distinguer les dimensions principales.

3.3 Espace donné – espace produit

L'une de ces dimensions se dessine dans le premier heurt entre la réalité matérielle, concrète, celle des données physiques du lieu et les valeurs et projets qui animent l'habitant. L'espace donné, c'est cette pièce longue et haute de plafond. Que vais-je en faire? C'est-à-dire, que puis-je en faire? Quelle est l'amplitude de ce pouvoir et la nature de ces moyens? Ainsi l'appropriation se désigne comme intention de maîtrise, *projet d'emprise sur un espace dont les qualités intrinsèques sont le support même de la relation au lieu.*

Le simple fait d'envisager le lieu comme appropriable montre que ses caractères environnementaux se sont imposés d'eux-mêmes, avec leurs qualités propres qui vont constituer autant de supports au dynamisme de l'habitant mais aussi autant de résistances à l'appropriation. Le *conflit* est au cœur de l'appropriation et en constitue l'autre dimension fondamentale.

L'espace a des caractères physiques qui ne sont jamais exclusivement d'ordre matériel mais aussi social comme le montre, entre mille autres exemples, l'association de la verticalité à la puissance et à l'activité. Le sujet, d'autre part, a des aspirations personnelles, qui ne sont jamais strictement détachées de son implication dans le monde social. En d'autres termes, l'espace *est porteur de sens*, que le sujet appréhende et projette de modifier au cours des processus d'appropriation. Mais il ne peut exercer ce dynamisme qu'en tenant compte de ses propres dépendances. Dépendance à l'égard de son image en tant qu'individu et en tant qu'être social, dépendance à l'égard du sens du lieu.

En conséquence directe, l'appropriation de l'espace ne peut être saisie que dans une perspective dialectique qui est celle même de *l'élaboration de sens nouveaux et de qualifications nouvelles de l'espace*. C'est en ce sens que le narrateur, d'abord conscient de son projet ("se lover", "être déversé" dans l'espace, mais aussi "le composer", le "maîtriser") s'interroge aussi sur l'emprise que le lieu a exercé sur lui: "Et si ce n'était pas moi qui avait colonisé un espace environnant, mais plutôt lui qui m'avait domestiqué et apprivoisé?" – Ni vainqueur ni vaincu, l'habitant s'engage dans une dynamique sans fin de re-création de son habitat sous peine d'en *perdre la maîtrise, c'est-à-dire de ne plus être à l'origine du sens du lieu.*

Cette dimension dialectique de l'appropriation de l'espace conduit à souligner encore une fois que ses modes ne sont pas toujours et seulement de l'ordre du manifeste. Il faut ajouter au marquage du territoire par des

signes visibles (objets, limites etc...) un "marquage affectif" qui correspond aux actes, au vécu et aux "*projets imaginaires*".

En ce sens, on peut dire que les processus de maîtrise de l'espace passent par tout ce qui est *invisible* pour la société (les émotions, le rêve, le souvenir). Il s'agit là d'une autre dimension de l'appropriation qui introduit celle de l'histoire personnelle du sujet, mais aussi *celle des composantes de son identité dans sa relation à l'espace*, au sens employé par H. Proshansky lorsqu'il parle de "place identity".

Ces composantes de l'identité sont ici suggérées par l'auteur en ce qui le concerne, puisque nous voyons à quel point la "réclusion spatiale" librement choisie peut être source de "pulsation intime" et "d'élan" vers l'extérieur. Leur importance, leur "poids psychologique" est affaire d'identité individuelle, mais leur *existence* relève du cas général, c'est-à-dire de l'appropriation humaine de l'espace.

Dans le cas de figure qui nous concerne, la dimension temporelle, trop peu prise en compte étant donné la situation créée par le récit ne peut être analysée en détail. Cependant, la simple référence au *souvenir* des chambres d'étudiant, chambres de la jeunesse et du temps où l'engagement social n'était pas encore pressant, en est révélatrice.

Ainsi "l'espace produit", ici espace approprié, n'est qu'un *aboutissement temporaire des relations entre le visible et l'invisible*, le marquage du territoire et sa maîtrise au titre de *paysage intérieur*. "L'espace donné" même n'est jamais donné en soi, sans attaches, sans références autres qu'à lui-même. Lui aussi est un aboutissement temporaire qui sert de support à une nouvelle dynamique.